

Éditorial

« Votez pour moi ! »

Au moment de l'écriture de cet éditorial, la campagne électorale bat son plein. Une campagne en ville somme toute, le salon de l'agriculture a fermé ses portes. Une campagne qui est une épreuve pour les candidats accablés, qui n'en est pas moins une épreuve pour les électeurs ! Cette cacophonie fait taire probablement un sujet qui aurait dû être celui de la campagne, les étrangers, la sécurité, l'Islam. Un bon « bouc émissaire » venu tout droit de la campagne, ces lieux désertés qui nous nourrissent, mais dont pas grand monde ne se soucie si ce n'est pour aller « au vert » durant quelques vacances. Les plaisirs sont exotiques s'ils restent lointains ! On y rencontre des « paysans », ces « provinciaux » rugueux et râleurs qui sentent le terroir. Celui qui est loin est celui qui sent.

Il serait tentant de pronostiquer un résultat électoral en prenant le risque que, dans quelques mois, ce pronostic s'avère une erreur. Ce serait pourtant suivre la logique de nos candidats, chacun répétant que voter pour lui, c'est s'assurer d'un devenir contenu dans un « programme clair » parce que les français doivent connaître « la vérité ».

Avec la vérité et le programme, nous pourrions nous croire dans un logiciel ou un protocole de recherche. Dans la recherche scientifique, il s'agit de montrer que quelque chose est issu d'une cause, alors qu'en politique, il s'agit de dire qu'une action aujourd'hui assure les conséquences de demain. Dans le premier cas, il s'agit de retrouver la cause d'un phénomène ; dans le second, de pronostiquer les effets, les conséquences d'une action.

Dans cette pensée déductive où tout doit être expliqué, la cause est toujours l'explication d'une connaissance faisant de la cause un « bouc émissaire » ou une « religion ». « Embrasser la cause », des exclus par exemple, n'est au fond pas si éloigné que considérer « l'étranger » comme la cause de tous les maux. La pensée causale est une pensée programmatique de connaissance parfaite entre les raisons d'une écriture d'un programme informatique et ce qu'il va produire comme conséquence lorsqu'il va être utilisé. Par exemple, je suis devant mon ordinateur, avec l'utilisation d'un logiciel de traitement de texte. Je peux demander à ce traitement des statistiques, combien de signes espaces compris, etc.

On peut se demander si un éditorial est fait pour dire quelque chose ou s'il s'agit de remplir un certain nombre de signes. Le lecteur peut se trouver quelque peu choqué d'une telle question, mais lisons-nous quelqu'un pour

ce qu'il dit ou survolons-nous le texte comme pour pouvoir ensuite remplir nos conversations disant que nous avons lu ? L'auteur, comme le lecteur, est pris dans une sorte de confusion entre la fonction de l'outil et son usage. Souhaitons-nous connaître l'Islam pour ce qu'il est ou pour ce qu'il fait, ce qu'il expliquerait ?

Que faut-il écouter ? Que faut-il croire ? Qui dit vrai ? Après Trump aux États-Unis et ses *fake news*, les informations en France sur les « affaires », les « casseroles » de certains candidats, le « battage médiatique », le « système politico-médiatique », l'écoute est elle-même confuse où l'outil médiatique doit exister tout autant que le message qu'il relai.

Est-ce le média qui sert la parole des candidats ou les candidats qui servent les médias ? Est-ce l'étranger qui sert les candidats ou les candidats qui servent des propos (et propositions) étranges ?

Cette confusion entre les fonctions d'un outil et son usage traverse toutes les réalités sociales. Lorsqu'un chercheur fait son travail, le fait-il au nom de la vérité ou pour sa carrière ? Et la vérité qu'il découvre tient-elle à son outillage méthodologique où à sa fonction de chercheur qui a ses entrées dans les castes académiques des publications et des colloques, véritables organes « médiatico-scientifiques » de la « communauté des chercheurs » ? Ou encore, l'éducateur d'une mesure d'Action éducative en milieu ouvert (AEMO) fait-il son travail lorsqu'il est dans une famille ou en réunion avec l'Aide sociale à l'enfance ou le juge ? Lorsqu'il relaie la parole de la famille, n'est-ce pas sa parole qui est en jeu ?

Nous disons volontiers que nos sociétés sont en crise, il s'agit surtout d'une crise des représentations. Que représentons-nous ? À force de vouloir nous représenter nous-mêmes, je parie qu'on va finir par ne plus représenter grand-chose...

J'ai dépassé le *tweet* de 140 caractères, mais j'arrive doucement aux 5000 signes, je peux considérer que j'ai fait mon travail, que mon texte soit lu ou pas, peu importe ce qu'on peut dire, non ? Je veux croire que mon sarcasme sera déjoué par les événements qui adviennent et que la vérité revienne à ce qui fonde le *Sociographe* : le témoignage. Il n'y a de vérité au fond que celle du témoignage : « je jure de dire toute la vérité, rien que la vérité... » ou le témoin n'est pas tant celui qui parle que celui qui est là au moment des faits et non dans leur représentation.

Le lecteur reste peut-être encore celui qui résiste en partie à cette crise de la représentation.